

Livres

Numéro 804, septembre–octobre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

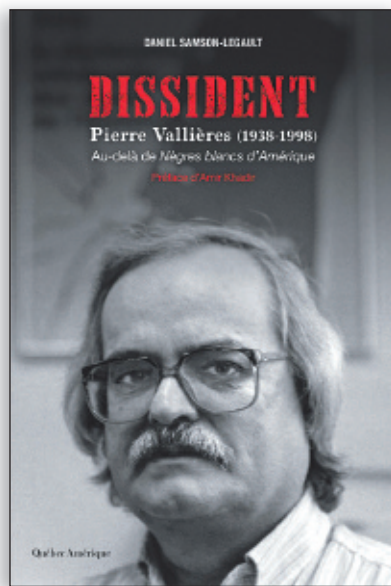
(2019). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (804), 46–48.

Dissident.
Pierre Vallières
(1938-1998)
Au-delà de Nègres blancs
d'Amérique

DANIEL SAMSON-LEGAULT
Montréal, Québec Amérique, 2018, 512 p.

Figure intellectuelle et politique marquante de la deuxième moitié du XX^e siècle, Pierre Vallières n'avait toujours pas fait l'objet d'une biographie, 20 ans après son décès. C'est à cette tâche colossale que s'est attaqué Daniel Samson-Legault, qui a côtoyé Vallières pendant quelques années à la revue *VO (Vie ouvrière)*.

Le titre de l'ouvrage, *Dissident*, est à la fois programmatique et fidèle à la pensée et aux engagements de Vallières. Rebelle, non-conformiste, esprit libre, l'auteur de *Nègres blancs d'Amérique* est un personnage déroutant qui échappe aux étiquettes et aux « chapelles » de tout acabit. Toujours en quête d'absolu, il aura été tour à tour personnaliste chrétien, « citélibriste », novice franciscain, anticlérical décomplexé, athée impénitent, puis, après son retour à la foi chrétienne, membre de communautés ecclésiales de base très critiques de l'Église institutionnelle, plus encore sous le pontificat de Jean-Paul II. Chrétien assumé et militant de gauche, il a dérouté plusieurs de ses compagnons de lutte, notamment à la revue *Parti pris*. Socialiste convaincu, révolutionnaire idéaliste, partisan de la lutte armée, il a eu maille à partir avec les marxistes les plus orthodoxes, pour ne pas dire les plus doctrinaires, et ce, avant comme après sa rupture avec le Front de libération nationale (FLQ) et son ex-camarade de lutte (et de prison) Charles Gagnon. Indépendantiste, puis felquiste, puis péquiste (quoique à contrecœur...), Vallières s'est montré éminemment critique du nationalisme, tout comme de l'étapisme promu par René Lévesque lors du référendum de 1980. Vers la fin de sa vie, en 1995, le sort des Bosniaques massacrés par les



ultranationalistes serbes l'interpellait davantage que le référendum péquiste sur la souveraineté du Québec...

Attentif à cette dissidence et aux nombreux changements de cap ayant jalonné la trajectoire intellectuelle et spirituelle de Vallières, l'auteur a le mérite de restituer toute la complexité et l'épaisseur humaine du personnage. Le sous-titre de la biographie est éloquent à cet égard : « au-delà de *Nègres blancs d'Amérique* ». Derrière le mythe que Vallières est devenu, un peu malgré lui, il y a l'homme, en chair et en os. C'est à la découverte de ce dernier que nous convie le biographe.

Une première partie du livre aborde les années de jeunesse de Vallières, en s'attachant à décrypter ses récits d'enfance. On y découvre une famille beaucoup moins pauvre et aliénée que celle qu'il a laissé transparaître dans *Nègres blancs d'Amérique*. On y découvre aussi un jeune catholique torturé, typique de la génération de la revue *Cité libre* et de *Notre inquiétude* de François Hertel. Pieux, mystique et brillant intellectuel, il embrasse d'ailleurs la vie religieuse chez les Franciscains, une communauté qu'il quitte quelques années plus tard, mais avec laquelle il renoue, dans les années 1980, au sein de La Pierre vivante, une communauté ecclésiale de base où il côtoie notamment le rédacteur en chef de *Relations*, Jean-Claude Ravet.

La deuxième partie du livre aborde les « années felquistes » de Vallières. Magnifiquement écrite, cette portion de la biographie est haletante et exaltante et se lit comme un roman policier. On y découvre la mystique révolutionnaire qui

l'anime, mais aussi ses doutes, ses souffrances et le prix de ses engagements politiques. Au terme de plusieurs années de lutte et d'incarcération, Vallières est un homme brisé, à la santé hypothéquée, mais qui refuse de renoncer à son indépendance d'esprit.

Foisonnante et parfois décousue, la troisième partie est cependant la plus riche, car elle nous donne accès à un Vallières moins connu et encore plus attachant, parce que révélant sa fragilité. Elle explore aussi le large spectre de ses engagements, notamment ses engagements chrétiens et écologistes, sa proximité avec la contre-culture des années 1970, ses réflexions avant-gardistes sur le patriarcat et le néolibéralisme. On y découvre aussi un homme humble et jovial, fumeur et buveur, demeuré proche de ses racines ouvrières, et qui finira par assumer au grand jour son identité homosexuelle, qu'il vécut longtemps de manière torturée. On y découvre enfin son engagement durable auprès des personnes souffrant de maladie mentale, d'abord dans les années 1970, dans le journal *Le Jour*, où il étale le scandale des *freak shows*, ces propriétaires de bars qui font monter sur scène des handicapés mentaux pour les humilier publiquement, puis dans les années 1980, au Café Nelligan, où il noue des amitiés avec des psychotiques désinstitutionnalisés. Par une douloureuse ironie, il fera lui-même face à des problèmes de santé mentale à la fin de sa vie.

Un livre à lire absolument, qui nous fait découvrir un homme entier au-delà des petites boîtes dans lesquelles on a souvent enfermé sa pensée politique.

Frédéric Barriault

Le choix de l'heure
Ruser avec la mort ?

LUCE DES AULNIERS ET
BERNARD J. LAPOINTE
Montréal, Somme Toute, 2018, 295 p.

Le débat autour de l'aide médicale à mourir est loin d'être clos, comme en fait foi ce livre. C'est à une véritable déconstruction du langage entourant la fin de vie que se livrent l'anthropologue

Luce Des Aulniers, professeure émérite de l'UQAM, et le docteur Bernard J. Lapointe, membre de la première équipe de soins palliatifs à Montréal et actuellement chef de la division des soins palliatifs de l'Hôpital juif de Montréal. Les deux dialoguent autour de 40 mots-clés relatifs à l'aide médicale à mourir, répartis en trois sections évoquant la mer : « L'écume d'une revendication », qui porte sur les thèmes généralement mis de l'avant, comme *mourir dans la dignité, compassion, autonomie et autodétermination* ; « Le roulis culturel » sur l'horizon du discours actuel, autour des mots *souffrance, fardeau, culpabilité, pertes* ; et « Les grands fonds des choix » sur l'horizon des débats toujours ouverts, avec *nouveau sacré, double contrainte, non-dits et tabous, fin ultime*. Enfin, le dernier thème – *L'altérité ou le « tout autre » de la mort dans la vie* – donne lieu à une très belle conclusion.

Les renvois d'un thème à l'autre sont nombreux et témoignent d'une pensée complexe et enchevêtrée. On sent l'oralité des échanges derrière l'écrit, avec ses hésitations et ses reprises. Le travail éditorial a certainement été complexe mais le résultat est à la hauteur des attentes.

Les auteurs déconstruisent avec brio, en effet, tout le discours qui enveloppe l'expression « mourir dans la dignité ». Entre nous, qui veut mourir dans l'indignité ? La formulation préjuge de la réponse : postule-t-elle d'acquiescer

à l'offre que nous fait la société de provoquer la mort ? Luce Des Aulniers cite à ce propos l'anthropologue Vincent Thomas : « On peut mourir dignement dans ses excréments et indignement dans la propreté aseptisée d'un monde médical [...]. Mourir dans la dignité, c'est peut-être dénaître en quelque sorte et accoucher de sa propre mort » (p. 40-41).

Je pense que c'est là la clé de voûte de la contribution des auteurs. Ils le disent avec force et constance : l'offre d'aide à mourir et le discours qui l'accompagne exercent parfois une pression considérable sur les personnes malades ; cela devient comme un devoir social, pour répondre à la requête de l'univers technico-médical et aux impératifs économiques de la société.

Les sections sur la dignité, la qualité de la vie, le corps abîmé, le port des couches, les sens (le toucher en particulier), la compassion, le nouveau sacré (comme nouvel impératif intouchable imposé du dehors) et les tabous sont particulièrement remarquables.

Hyper critiques, les auteurs ne s'identifient aucunement au mouvement pro-vie. Ils refusent toute référence à un diktat moral imposé d'en-haut ou à un quelque interdit sacré. La pensée est séculière mais s'inscrit dans une cosmologie ouverte. La mise en place d'un nouvel ordre des choses que l'on veut moderne et adapté joue souvent contre la liberté des personnes en phase de mourir et les prive de l'expérience unique, ultime et nécessaire de mourir : « il arrive que dans le parcours du mourant, on naisse à quelque chose qui est autre que le soi connu et référencé. Il y a comme [...] une œuvre en attente d'une autre œuvre » (p. 285).

On peut lire *Le choix de l'heure* comme un livre sur l'éthique ou comme une réflexion de plus dans le débat en cours. Mais il s'agit de bien plus que cela. C'est un livre-miroir que toute personne doit lire et méditer – particulièrement celles qui s'en vont vers la fin de leur vie, à cause de l'âge ou de la maladie, et qui veulent vivre leur mort et non pas simplement la subir ou la provoquer. Un grand livre.

André Beauchamp



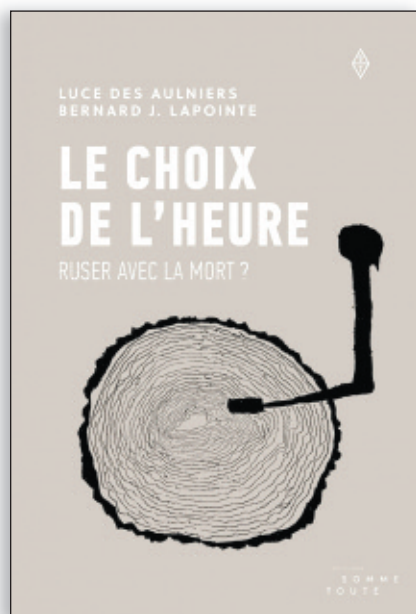
Gens de mon pays

ROMÉO BOUCHARD

Montréal, Écosociété, 2018, 149 p.

« Ce village m'était destiné : c'est là que je devais être. » Cet aveu de Roméo Bouchard, qui scelle ainsi le lieu de sa destinée paysanne à Saint-Germain-de-Kamouraska, ouvre un remarquable petit livre écrit en mémoire de 16 personnes auxquelles il s'est attaché dans ce beau coin de pays, où il vit depuis une quarantaine d'années. Il s'agit d'un cadeau offert aux « gens de mon pays » à l'occasion du 125^e anniversaire du village. Mais pour les étrangers que sont la plupart des lecteurs, les pages de ce livre apparaîtront comme le tissage d'une catalogne aux multiples couleurs. On y découvre le fondateur de l'Union paysanne avec des femmes et des hommes qui ont créé avec lui le paysage de la transition entre le village-paroisse traditionnel de Saint-Germain, décrit par Horace Miner en 1937, et le village urbain d'aujourd'hui, habité par les néoruraux.

Ce livre est loin d'être une monographie de paroisse rurale célébrant les élites cléricales et laïques, comme il s'en fait encore parfois pour souligner l'anniversaire d'un village. Il veut surtout témoigner du devenir de ceux et de celles qui ont, dans leur singularité, chacun et chacune à leur manière, participé à la résistance et à la transformation du village, d'une communauté humaine et de Bouchard lui-même, lui



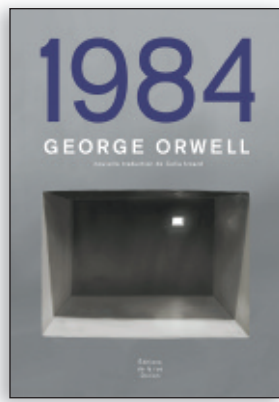
qui s'est enraciné dans «la douceur du Bas-du-Fleuve» dans les années 1970, quand, prêtre révolté du Saguenay, il a quitté le sacerdoce et adopté le style de vie des hippies pour effectuer un retour à la terre.

Les portraits des acteurs convoqués pour raconter cette histoire humaine sont vifs et colorés, ils campent rapidement le physique de l'individu, ses manières de faire, les lieux qu'il habite, la microsociété qui est la sienne et le rôle principal qu'il ou elle aura joué dans l'histoire de la collectivité. La séquence des portraits semble aléatoire et c'est tant mieux; chaque nouveau personnage crée une surprise et alimente la curiosité. Et Bouchard tente à chaque fois de découvrir et de comprendre celles et ceux qui ont accompagné sa vie. Quitte à sous-entendre à chaque fois que chacun, vivant ou déjà décédé, recèle un mystère qui mérite le respect.

La recomposition de Saint-Germain au cours des quatre décennies charnières liant deux siècles pourrait servir de cas type. On ressort de la lecture avec un sentiment de douce mélancolie – le déclin des petites fermes familiales semblant irréversible – et une impression de soleil matinal que dégagent la revitalisation culturelle de ce village et sa réinvention locale.

L'éditeur, tout comme l'auteur, doit être félicité pour cette publication qui vient enrichir la réflexion politique menée sur le thème de l'engagement local et sur sa valeur à long terme en assurant le relais entre les générations réunies autour d'un espace démocratique commun à inventer et à défendre. Espérons que les lecteurs et les lectrices sauront consulter la petite carte manuscrite dessinée par l'auteur, et tourner à gauche à la sortie 434 de l'autoroute 20 Est. Derrière la Montagne-à-Plourde et le Cabouron du Mississippi se loge le village de Saint-Germain. Pour ma part, j'ai trop longtemps été pressé de filer rapidement vers l'est et Saint-Simon. J'entends bien me racheter à la prochaine occasion.

Louis Rousseau



1984

GEORGE ORWELL Nouvelle traduction et postface de Celia Izoard
Montréal, Éd. de la rue Dorion,
2019, 512 p.

Rares sont les personnes qui n'ont jamais entendu parler de *1984*, le célèbre roman d'anticipation de George Orwell dont on souligne cette année le 70^e anniversaire de parution. Big Brother fait désormais partie de notre imaginaire collectif et l'expression *novlangue* est passée dans l'usage. Jusqu'ici, malgré les multiples réimpressions, la traduction française publiée par Gallimard continuait à poser des problèmes avec ses 42 phrases manquantes par rapport à l'original et d'importantes coquilles, comme le fait de dire que les prolétaires constituaient 15% de la population d'Océanie... au lieu de 85%! Profitant de cet anniversaire et prenant de court les autres maisons d'édition – car en France les œuvres d'Orwell entrèrent dans le domaine public en 2020 –, Gallimard décidait enfin, en 2018, de lancer une traduction renouvelée, cette fois sous la plume de Josée Kamoun. Si cette nouvelle mouture présente un certain style, on se demande bien ce qui a motivé la traductrice à remplacer la locution *police de la pensée* par *mentopolice* et, surtout, de traduire littéralement *newspeak* par *néoparler* plutôt que de conserver le terme *novlangue* pratiquement devenu un concept de référence. Ce faisant, elle affadit la réflexion philosophique sur les liens entre langue et pensée, qui est pourtant au cœur de *1984*.

Fort heureusement, une maison d'édition québécoise, Les Éditions de la rue Dorion, nous propose une autre traduction qui restitue à ce livre culte sa vigueur philosophique. L'ajout de deux

mises au point d'Orwell, dans lesquelles il précise ses intentions, permet d'ancrer la pensée de l'auteur dans son parcours de militant de gauche et donc d'en faire une lecture politique plus éclairée. En plus, la postface de la traductrice Celia Izoard vient renforcer et actualiser la réflexion sur le totalitarisme qui, trop souvent, a été cantonnée à la dénonciation du totalitarisme soviétique. Cette contextualisation est fort salutaire car, depuis quelques années, plusieurs auteurs associés à la droite conservatrice se réclament d'Orwell tant en Europe qu'au Québec. Ainsi, le 11 juin dernier, dans le *Journal de Montréal*, Mathieu Bock-Côté, se basant sur Orwell, critiquait «la tentation totalitaire de la gauche universitaire médiatique». C'est passer à côté du fait que la critique orwellienne du langage ne peut être ainsi réduite à une critique de la rectitude politique.

Plus que d'euphémisation du langage, c'est de sa distorsion dont il est radicalement question dans *1984*, comme en témoignent les slogans légendaires du parti écrits sur la façade blanche du ministère de la Vérité: *la guerre c'est la paix; la liberté c'est l'esclavage; l'ignorance, c'est la force*. D'ailleurs, le concept même de liberté est appelé à disparaître puisque la novlangue est la seule langue qui évolue en s'appauvrissant: «Ne vois-tu pas que tout l'objet de la novlangue est de restreindre le champ de la pensée?» rappelle Syme à Winston (p. 93). Et quand, dans ce roman, il est question de la *doublepensée*, on ne peut s'empêcher de penser à Donald Trump qui invente et impose des événements comme s'ils étaient réels (les fameux «faits alternatifs»). À la longue, un tel dévoiement du langage conduit à la déshumanisation et à l'impossibilité du politique, qui sont les ressorts ultimes du totalitarisme comme l'a bien montré la philosophe Hannah Arendt.

Assurément, cette nouvelle traduction peut venir tonifier la lecture de ceux et de celles qui connaissaient déjà *1984* et elle aidera de nouvelles générations friandes du numérique à mieux comprendre le monde – orwellien – dans lequel elles vivent.

Anne-Marie Claret